

À nos enfants glorieux



Conception & texte - Sonia Chiambretto
Création au Quai CDN Angers – 23 au 26 septembre 2026

La jeunesse rurale est-elle tradi ? Est-ce qu'elle porte des TN ? Fait-elle des TikTok de ses embrouilles amoureuses ? Quel est l'imaginaire amoureux d'un jeune chasseur ? Sur les apps de rencontre, combien faut-il envisager de km pour définir le périmètre d'un rendez-vous Tinder correct ?

Générique

Conception & texte Sonia Chiambretto

Mise en scène Sonia Chiambretto

Avec Ines Quaireau, Dylan Roncin, (en cours)

Travail vocal Fanny Perrier-Rochas

Scénographie Léonard Bougault

Sons Thibaut Langenais

Lumière Niels Doucet

Vidéo (en cours)

Régie Générale Niels Doucet

Production Le Premier Épisode / Sonia Chiambretto & Yoann Thommerel

Coproduction Le Quai CDN d'Angers, Le Théâtre Scène nationale de Saint-Nazaire. **Avec le soutien** d'ActOral – Marseille

Administrateur Maxime Barrier / 06 68 55 22 67

Contact production & Diffusion Emmanuel Magis – Mascaret

Production emmanuel.magis@mascaretproduction.com

/ 06 63 40 64 68

*Sonia Chiambretto est artiste associée au Quai CDN D'Angers

NOTE D'INTENTION

En résidence d'artiste pendant deux ans – dans les marais de la Brière, dans des hameaux des Alpes - de - Haute-Provence, ou encore dans des bourgs de la campagne normande ou angevine — j'ai rencontré : Melvyn, Joris, Krees, Jordan, Jennifer, Emma, Nicole, Louison, Floriana, Loan, Capucine, Mathis, Kilian, Hamza, Chanel, et bien d'autres, qui ont grandi et vivent dans la campagne. Beaucoup sont scolarisés dans des lycées agricoles. Ils s'envoient des snaps, sont constamment sur leurs téléphones, aspirés, comme tout le monde, par l'ambiance générale du métavers. Je leur ai simplement demandé : « Comment c'est chez vous ? Faites une liste. »

Tous périphériques

J'ai longtemps travaillé sur la jeunesse et l'amour dans les quartiers périphériques des grandes villes, ces quartiers dits « populaires », dont je sais avec effarement qu'on les regarde encore comme s'ils étaient extérieurs à quelque chose. Pour moi, c'est tout le contraire : ces banlieues sont au centre.

Hilarante et créative, la jeunesse qui s'y trouve est comme une avant-garde dont on a du mal à suivre le rythme – dont l'art, la mode et la publicité s'approprient les codes avec retard. Elle investit son potentiel de représentation, maîtrise sa dimension esthétique et est politisée. Si je suis honnête, je peux me représenter la périphérie urbaine parce qu'elle se représente elle-même, qu'elle maîtrise même, en les médiatisant, ses propres stéréotypes.

J'ai été frappée par la façon dont, lors des dernières élections et de leurs fameuses « projections » de vote, cette « jeunesse périphérique » en a rencontré une autre, dite « rurale ».

Otage de ses représentations et des présomptions qui pèsent sur son identité, la jeunesse rurale se retrouve – malgré elle – à endosser la lourde responsabilité de l'identité nationale. Identifiée, fichée, cantonnée à une supposée tendance à la tradition et à l'esprit de conservation, ventriloquée par la parole médiatique, elle s'opposerait à la jeunesse des banlieues urbaines.

Qu'en sait-on ? Comment, de toute façon, est-ce possible ?
Que pense-t-elle, elle, de tout ça ?
J'ai alors eu envie d'envisager la possibilité d'un dialogue.

Battle poétique

Les jeunes gens de la campagne ont rencontré celles et ceux des villes pour – reprenant le dispositif de la liste – faire des battles poétiques à partir des textes écrits en réponse à :
« Comment c'est chez vous ? », consigne à laquelle j'avais cette fois ajouté la contrainte d'imaginer comment c'était chez les autres.

« Chez vous c'est pas terrible car il y a trop de problèmes. »

« Oui mais chez vous c'est pas mieux car c'est dangereux et qu'il y a trop de problème. »

Cette exploration poétique, je dois bien l'admettre, a produit des listes particulièrement normatives, si bien qu'à la fin, il y a eu des lieux communs : « Chez vous j'aime pas les vaches » ; « Chez nous c'est mieux car il y a les animaux » ; Une phrase récurrente : « Chez vous j'aime pas les mecs de cité » ;

Une phrase de toutes et tous : « Chez nous c'est mieux car tout le monde se connaît » ; Une drôle de phrase : « Chez nous c'est chez nous » ; Et puis une phrase pour rassurer, pour être sympa : « Je plaisante, chez vous j'aime bien ».

Les jeunes ruraux peuvent développer un fort sentiment d'appartenance à leur communauté locale, et parallèlement un sentiment d'exclusion ou de marginalisation, un sentiment d'ennui et d'isolement.

« Chez nous, c'est chez nous. »

Lors des battles, comme dans la parole politique, la jeunesse rurale, à l'image de celle des banlieues urbaines, lorsqu'elle parle d'elle-même, semble mettre en avant une identité qui satisferait toujours un peu le fantasme nourri par sa représentation médiatique et les stéréotypes que ceux-ci véhiculent. Comme s'il ne fallait pas décevoir « ce qu'on pense d'eux ». Difficile aussi pour eux de se confier. Cette jeunesse – c'est vrai – fière par exemple d'avoir des valeurs, d'avoir le respect, n'est pas moins en difficulté, car

lourdement stigmatisée, comme dans son coin. C'est très révélateur, quand Yanis qui habite en banlieue, dans une cité périphérique, dit à Félix : « Chez vous j'aime pas parce que votre connexion est éclatée. »

De cette langue commune d'une jeunesse volontaire et en galère, je voudrais explorer plus loin, cette langue de la connexion difficile.

L'amour

C'est un petit sujet apparemment frivole qui, en fait, est le seul sujet qui compte, au travers duquel j'ai choisi, tout comme avec ma dernière pièce *Oasis Love*, de rencontrer la jeunesse des campagnes, quelque chose dont tout le monde parle tout le temps, quelque chose qui fait tourner le monde : l'Amour.

Hors-champ et feu d'artifices

Le 14 juillet, dans les prairies inondées, tout le monde s'est rassemblé pour la grande fête. La mairie a investi dans un DJ, installé des barnums, loué des tireuses à bières. À minuit, il y a un grand feu d'artifice, les jeunes font des tours de moto et ils ont sorti les quads. Il y a des treillis, il y a un côté fusion guerre civile/c'est la fête, il y a la chanson « On va s'aimer ». Les néoruraux se moquent un peu mais ils adorent, tout le monde est content, et là, un baiser est échangé derrière le monument aux morts. Le lendemain, on se rend compte que le monument a disparu, restent trois oiseaux et un banc. Le futur.

Sonia Chiambretto



LA PIÈCE

Durée - 1 heure 30

Au plateau trois jeunes acteur.ices choisi.e.s pour leur qualité de jeu, mais tout aussi bien pour le lien que chacun d'entre elleux peut avoir, par son histoire personnelle et familiale, avec les sujets qui sous-tendent la pièce.

La scénographie.

Un espace définit par la lumière et le son, séquencé en quatre parties selon le calendrier saisonnier des oiseaux.

La lumière du spectacle s'inventera tableau après tableau.

Un banc.

Un monument aux morts modulable et support d'images.

Un Quad tuné, intégrant des lasers et un système sonore.

Un Ball-trap.

*

Le jeu se déroule autour d'un monument aux morts, seul endroit où les personnages dans le récit peuvent se connecter avec leurs smartphones. À la fois borne d'une mémoire en pleine déliquescence, celle des grandes guerres passées dont on ne sait plus grand chose, et borne d'un présent numérique qui n'en finit plus de façonner les imaginaires d'un futur collapsologique, ce monument devient le centre d'un écosystème qui s'invente sous nos

yeux : un espace d'équilibres fragiles, de mise en tension, de cohabitation et de réinvention, l'espace possible d'un monde à ré-enchanter, avec le piaillage de quelques oiseaux qui traînent encore là et les moyens du bord.

Un monument poétisé.

Le monument vivant d'un monde à réparer.

Une sobriété matérielle sans cesse compensée par une vitalité poétique, un nouveau théâtre pauvre, celui d'un upcycling des récits usés du passé, d'une écriture de création par transformation qui cherche vigoureusement à échapper à l'idée qu'il faudrait tout détruire pour tout reconstruire.

Texte - À nos enfants glorieux
(À paraître, L'arche éditeur, 2026)

Extraits

- Si tu as un problème avec une méga armée, vas à la campagne, tu pourras te cacher.

(...)

Teddy : En campagne, à part le bruit des canons de fusil, c'est tranquille. Puis, on est plus libres en campagne qu'en ville, il y a moins de règles.

Enzo : La tranquillité à la campagne ! je rigole.

Teddy : Vas-y toi, qu'est-ce qui t'arrive ?

Enzo : Quand il n'y a pas de bruits, c'est quand même glaçant, angoissant.

Teddy : Toi tu juges trop, mon gars.

(...)

Teddy.

On pêche au filet. On a le droit. Pêcher c'est une habitude. Faut avoir grandi dedans. Mercredi, j'ai attrapé un brochet de 82 cm et 41 carassins argentés. J'adore les carassins, ils sont bagarreurs.

Des fois, on va aux canards, avec Melvine on a notre propre bosse, un abri camouflé dans l'eau, c'est Melvine qui l'a construit avec du roseau. Melvine, il est comme les grosses oies sauvages, il fabrique des sortes de nids avec des tiges de roseau. Vers 4 heures du matin, on cache le chaland dans la bosse, on place les faux canards, on attend, après y'a la rosée et tout, on attend, on attend, on attend les canards, les vrais, qu'ils viennent. Aujourd'hui y'a peu de flotte, à peine deux mètres cinquante d'eau avant de toucher la vase, alors on chasse le ragondin. Un genre de castor avec une grosse queue de rat, le poil râpeux et poisseux, des pattes palmées. Le ragondin c'est cinq fois plus gros qu'un rat musqué.

Y'en a partout. Ça traverse. Ça déborde.

Ça peut faire jusqu'à quatre-vingts petits.
Même quand on en bute mille, on n'a pas sauvé grand-chose.

(...)

On s'approche à moins de deux mètres de distance : tantôt il regarde Melvine, tantôt il me regarde.
Il n'a pas si peur. Il part pas, il bouge pas, il reste là, à l'aise.
On balance la perche, au bout de la perche y'a un morceau de ferraille : on - le - plante.

Melvine, il a déjà essayé au caillou.

- Heu ... non, à la carabine.

Après tu coupes sec le bout de la queue du ragondin. Le bout de la queue, tu le ramènes, et on te donne deux euros. Avec les queues, le grand-père de Vaness fait du pâté.

Vaness, elle régale.

Elle pêche.

(...)

Vaness.

Ils m'appellent la *fhomme*.

Quand je traîne avec eux, il y a un peu : des insultes, des nique ta mère, des petites blagues racistes, des petites blagues fhomophobes.

Ils n'arrêtent pas de se toucher entre eux pour rigoler.

Je les vois, je les entends, je m'adapte.

Ça glisse dans ma tête comme l'eau sur les plumes d'un canard.

Puis, tout le monde dit, tout le monde suit.

(...)

Teddy.

Nous, les vraies filles, on traîne pas avec. Elles ne sont pas comme nous. Elles ne sont pas passionnées. Elles se maquillent. Elles veulent toujours partir. À trois, ou à quatre, ou à cinq. On les voit à la lisière attendre des heures l'autocar qui n'arrive jamais. Elles ne sont pas intéressées par la pêche. Même celles qui sont nées dedans, même

celles qui ont des frères pêcheurs. Ma sœur, elle a pêché trois mois, elle a fait une tonne de selfies sur le ponton, après elle a arrêté.

Y a que Vaness qui traîne avec nous.

(...)

CHEZ NOUS on roule comme si on avait plusieurs vies. Chez nous t'achètes un champ, puis t'achètes une moto, puis tu vas faire de la moto dans le champ. Chez nous on fait la fête. Chez nous tout le monde regarde « qui est qui ». Chez nous c'est paumé. Chez nous y'a personne. Chez nous il faut faire des kilomètres pour faire du shopping. Chez nous ça coûte moins cher. Chez nous on respire mieux. Chez nous y'a des chiens qui aboient toute la journée. Chez nous, les enfants, ils sont indépendants. Chez nous les enfants, ils trouvent toujours leurs jeans. Chez nous on aime les motos. Chez nous on est chasseurs. Chez moi on ne doit pas regarder son tel à table sinon on reçoit une fourchette. Chez nous y'a pas assez de médecin ☹

Chez nous y'a pas beaucoup de wifi. Chez nous on est pêcheurs.

Chez nous c'est chez nous.

Chez nous c'est la vraie France.

(...)

Vaness. Teddy, Melvine

— Nous, ici, dès qu'il y a une voiture avec une plaque marqué 75, ben ... on lui crève les pneus.

— Mon tonton, dans le département 56, il a deux fermes à côté de chez lui. Ça pue. Ça pue trop.

— T'as dit quoi ?

— Les fermes avec les animaux, ça pue.

— Tu fais ta Parisienne ou bien ?

— Bah, c'est vrai quoi ... Y'a trop de fermes.

— Si t'es pas contente, déjà, va pas là-bas.

— Melvine il a raison, il demande : « et pour manger, comment on fait si y'a pas de ferme ? »

— Ouais, on va manger de l'herbe ou bien ?

— Bah, ça existe des fermes qui produisent que des légumes.

— Toi, la Parisienne on parle plus avec toi.

— Elle critique les campagnes.

— Ouais, tu critiques nos campagnes.

— C'est mon avis.

— C'est un mauvais avis.

— Elle dit que ça pue, nous on parle plus avec elle.

— Je suis désolée les gars, on n'est pas obligé de manger de la viande.

— Retire la viande et tu vas voir ce qui va se passer.

— Tout le monde va gueuler, à commencer par mon père, mon père, il a un fusil à pompe.

— Les gens qui mangent pas de viande, c'est des « cas à part ».

— Ouais, c'est des « cas à part ».

— Des steaks de soja ? Pouah ! pourquoi pas de la pelouse.

— Moi j'aime bien les légumes, quand même.

— Moi j'aime tout, sauf la banane et la ratatouille.

— Toi, on t'a rien demandé. Les écolos on vous aime pas, vous faites tout pour fermer nos fermes.

— Faut foutre le feu au local de confédération régionale.

- Ou foutre une benne de fumier devant leur porte : « ah t'as voulu ? »
- On va les écraser.
- On va tous vous écraser.
- Les écolos, crashhhhhhhhhhh, sur la voie express.
- Au bazooka.
- (...)

Extrait Battle ! 1

- Chez vous la connexion est claquée au sol.
- Chez vous y'a pas assez de KFC.
- N'y allez pas !

Extrait de la Chorale !

Mésange bleue
 tourne — *tsi tsi tsi*
 pend — *si—si—si*
 picore — *tchi tchi tchi tchi*
 file — *tsiiiiiiiiii !*
 revient — *tsi tsi tsi*

frissonne — *psh—psh—psh...*

Chouette hulotte

plane — *hou*

écoute — *(rien)*

vire — *hou-houuuu...*

tombe — *hwff*

saisit — *tk*

se tait — *(noir complet)* (...)

AD AVOVS

REVERENDISS

ISSIMO